

CERA

CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES  
SUR L'AUTISME

PARENTS ET PSYCHANALYSTES  
PENSENT L'AUTISME



LE PAON

LE CHAMP FREUDIEN ÉDITEUR

UNIVERSITÉ POPULAIRE JACQUES-LACAN

sous la direction de Jacques-Alain Miller

CERA : CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'AUTISME

PARENTS ET PSYCHANALYSTES PENSENT L'AUTISME

**Coordination scientifique**

Christiane Alberti, Laurent Dupont et Éric Zuliani

**Le Champ freudien éditeur**

Carole Dewambrecq-La Sagna et Jean-Pierre Deffieux

**Coordination éditoriale**

Guy Briole

**Édition**

Alice Delarue

**Collaboration éditoriale**

Christel Astier, Claire Brisson, Anne Brunet, Valérie Bussières, Judith Couture, Sylvie Berkane Goumet, Laurence Martin, Christine Maugin, Bérengère Nicolas, Isabelle Pontecaille, Anne Semaille

\*\*\*

**Le Champ freudien éditeur**

1, Avenue de l'Observatoire  
75006 Paris

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2021

ISBN : 978-2-9564911-2-5

© Le Champ freudien éditeur

**CERA**

Centre d'Études et de Recherches sur l'Autisme

*Parents  
et psychanalystes  
pensent l'autisme*

LE CHAMP FREUDIEN ÉDITEUR

# LES MOTS, L'AMOUR, LA MERDE, LA MORT

*Laurent Demoulin*

## *Présentation*

Je prends la parole, ici, d'abord en tant que père d'un enfant « oui-autiste ». Sans entrer dans des considérations nosographiques qui dépassent mes compétences, je préciserais que l'enfant en question ne parle pas du tout. Il comprend un certain nombre de phrases que je lui adresse (même si la limite entre sa compréhension et sa non compréhension est difficile à définir), mais il n'en prononce aucune et n'en a jamais prononcé.

Ensuite, je crois utile de souligner que mon propre père, Christian Demoulin, décédé en 2008, était un psychanalyste qui aimait expliquer Lacan, avec clarté, à ses enfants. Ce n'est donc pas du tout un lacanien qui parle ici, mais bien le fils d'un lacanien vulgarisateur.

Enfin, je m'exprime ici aussi en tant qu'écrivain, puisque j'ai publié en 2016 *Robinson*<sup>1</sup>, un « roman » mettant en scène un père et son fils oui-autiste. Mon fils dans la réalité ne se prénomme pas Robinson. Par respect pour sa vie privée, puisqu'il ne peut pas me donner l'autorisation de parler de lui, j'ai pris la décision de n'évoquer en public que le personnage qu'il m'a inspiré et non sa personne réelle.

## *Oui-autiste ou non-parlant ?*

En fait, la question à laquelle j'ai affaire n'est pas celle de l'autisme, mais celle de la « non-parole ». Je vois dans celle-ci une forme paradoxale d'affirmation de soi, et non un retrait. D'où le terme « oui-autiste » que j'emploie dans

1. Demoulin L., *Robinson*, Paris, Gallimard, 2016.

mon roman. Sans pouvoir donner de preuve à ce qui n'est qu'une intuition, j'ai le sentiment qu'il s'agit d'un choix : Robinson a décidé de ne pas parler. Cela me semble tout à fait mystérieux : avec quel mot a-t-il dit « non » aux mots ?

Aussi ne crois-je pas qu'il soit en dehors du langage : comme tous les enfants, il a baigné dedans, dès son origine. Il sait que le langage existe, que les autres, autour de lui, se parlent sans cesse. Il serait donc (j'emploie le conditionnel car je ne suis sûr de rien) au bord du langage : il observe celui-ci comme un marin qui, ayant refusé d'embarquer, regarde une caravelle filer vers l'horizon.

Me semble conforter cette hypothèse le fait que Robinson progresse dans un monde purement humain : il est fasciné par les aspirateurs et non par les chats ou les chevaux. Il obéit à ses pulsions, comme vous et moi, et a perdu, comme tout un chacun, la plupart de ses instincts de mammifère. Son rapport à la nourriture ou à ce qu'il faut bien appeler (faute de mieux) la merde n'a rien de naturel : il est tout à fait culturel. Robinson est donc tout de même dans le symbolique, mais une sorte de symbolique atténué, matiné de réel, pris au pied de la lettre, si je puis dire, un symbolique qui se prend pour le réel, qui ignore le second degré, le mensonge, la métaphore, l'ironie, comme l'illustre son attitude vis-à-vis de ses rituels.

Pourquoi, au dernier moment, Robinson est-il resté ainsi à quai ? Je n'en sais rien. Mais peut-être est-ce justement pour demeurer (ne fût-ce que partiellement) dans la fusion, dans le contact direct : il a compris que les mots, en découpant le réel, nous séparaient de celui-ci, s'interposaient entre nous et lui, comme une vitre déformante.

D'où l'hypothèse suivante. Du fait qu'il est demeuré au bord du langage, Robinson n'est pas protégé de l'autre par les mots qui, en désignant telle personne, en lui donnant un statut clair, l'apprivoisent. Il serait donc envahi par autrui. Dans ce contexte, le fameux repli autistique serait second, conséquence et non cause initiale.

### *La Loi et l'amour*

Je pose dans mon roman la question du statut particulier du narrateur, qui s'apparente plus à une « seconde mère » qu'à un père traditionnel incarnant la Loi. La place me manque pour développer ce point, très complexe. Quoiqu'il en soit, ce narrateur est un parent. Or, il me semble que la position du parent d'un enfant tel que Robinson diffère grandement de celle des professionnels chargés de s'occuper de lui. La relation n'est pas de transfert, mais tout simplement d'amour. J'ai même envie de dire d'amour pur. En effet, les parents demandent sans cesse aux enfants habituels de progresser, de grandir, de réussir à l'école, de se conformer à la demande du social, de devenir autre : on les aime, certes, mais dans leur devenir et pas seulement dans leur être-là. Le père de Robinson renonce à cette part de la parentalité, qu'il laisse sans doute aux professionnels, chargés de l'éducatif : son boulot, c'est d'aimer l'enfant tel quel, dans son immobilité, ou plutôt dans sa façon propre d'évoluer, qui a très peu rapport avec la demande sociale. Adapter son amour à son enfant sans exiger de lui aucun changement : tel est son devoir.

Évidemment, cette logique a une limite — comme l'amour même. Le père de Robinson est tout de même obligé de socialiser un tant soit peu son fils, de lui apprendre la propreté, l'hygiène dentaire et les dangers de la circulation. Mais il procède alors par détours, de manière à ce que les lois se muent en autant d'habitudes.

### *L'amour, la merde et la mort-mort*

Cet amour pur trouve une confirmation paradoxale dans la merde. L'acte d'amour le plus désintéressé ne consiste-t-il pas, pour le père, à torcher Robinson, même devenu presque un adulte, *sans ressentir le moindre dégoût* ? Comme s'il s'agissait de lui-même... Cet amour pur serait-il fusionnel ? Sans doute. Mais, à travers la matière, peut-être le fils enseigne-t-il un peu au père son rapport au réel.

Il en va ainsi du réel par excellence : la mort. Dans une scène de *Robinson*, l'enfant impressionne son père en vomissant de façon tout à fait stoïque, sans gémir, sans souffrir. Le narrateur songe alors (à nouveau sans pouvoir être certain de rien) qu'il en ira ainsi de la mort de Robinson : une mort sans mot et sans drame : la mort-mort, qui n'est rien d'autre qu'elle-même. Et il s'agit d'une vraie leçon que le fils donne au père.